

Benjamin requiem

Le chiffonnier, l'ange et le petit bossu. Esthétique et politique chez Walter Benjamin de Jean-Michel Palmier et Walter Benjamin. Édition établie, annotée et préfacée par Florent Perrier. Avant-propos de Marc Jimenez. Klincksieck, « Collection d'esthétique, vol. 68 », 866 p.

Georges Leroux

Number 223, November–December 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16764ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Leroux, G. (2008). *Benjamin requiem / Le chiffonnier, l'ange et le petit bossu. Esthétique et politique chez Walter Benjamin* de Jean-Michel Palmier et Walter Benjamin. Édition établie, annotée et préfacée par Florent Perrier. Avant-propos de Marc Jimenez. Klincksieck, « Collection d'esthétique, vol. 68 », 866 p. *Spirale*, (223), 48–49.

Benjamin requiem

LE CHIFFONNIER, L'ANGE ET LE PETIT BOSSU.
ESTHÉTIQUE ET POLITIQUE CHEZ WALTER BENJAMIN

de Jean-Michel Palmier et Walter Benjamin

Édition établie, annotée et préfacée par Florent Perrier. Avant-propos de Marc Jimenez.

Klincksieck, « Collection d'esthétique, vol. 68 », 866 p.

par GEORGES LEROUX

Jean-Michel Palmier est décédé au mois de juillet 1998, des suites d'un cancer qui l'emporta à l'âge de cinquante-trois ans. Il laissait derrière lui une œuvre importante, amorcée par des travaux sur Hegel, Marcuse et Heidegger et qui avait trouvé son ancrage définitif après la publication, en 1976, de son *Berliner Requiem*. Ce livre, écrit à la mémoire de Gottfried Benn, assume entièrement, autant dans les souvenirs qu'il ravive que dans le dispositif fragmenté des tracés et des images, le travail de Walter Benjamin dans ses écrits berlinois. Jean-Michel Palmier s'engage dès lors dans une vaste recherche sur la culture de Weimar : il revient d'abord, dans une série de trois livres, sur l'expressionnisme, dont il explore toutes les facettes, et se déplace ensuite vers l'esthétique de Piscator et le théâtre politique. Son grand ouvrage sur les exilés (*Weimar en exil*, Payot, 1988) signe cette partie de son œuvre d'un sceau à la fois esthétique et politique et dans son très beau *Retour à Berlin*, publié l'année suivante, Palmier ferme ce cycle imposant, pour se consacrer au travail qui l'occupera entièrement dans les dix années qui le séparent de sa mort : une relecture de l'œuvre et de la vie de Walter Benjamin.

Ce grand ouvrage, qu'on peut désormais considérer comme son testament, Jean-Michel Palmier n'aura pas eu le temps de l'achever. Il y travailla jusqu'au bout, et nous devons à l'amitié de Florent Perrier de pouvoir lire un livre qui, même s'il ne constitue que la moitié du projet initial, représente déjà une somme monumentale sur Benjamin. Prévu en cinq parties, seules les trois premières en sont aujourd'hui publiées, les deux autres étant demeurées à l'état de notes et de fragments. Florent Perrier a édité un manuscrit de plus de mille feuillets qui comportait plusieurs lacunes, il a complété l'appareil de notes — un volet considérable de l'œuvre, qui conserve l'archive du tra-

vail de lecture — et il a rédigé une superbe préface (« Envers et contre tout adossé à l'espoir. Walter Benjamin au mannequin d'osier »). Ce texte dense, écrit dans l'admiration, s'ouvre sur la figure de Palmier immobilisé dans sa chambre d'hôpital, reprenant dans sa mémoire le geste emblème de l'œuvre benjaminienne, la promenade du flâneur. Défilent alors devant lui les images de ces trois personnages allégoriques de sa pensée : le chiffonnier, l'Ange et le Petit bossu. Chacune de ces figures, provenant de lieux mythiques, porte dans son dos le réceptacle de la mémoire et de l'histoire : la hotte d'osier, la bosse, les ailes froissées, auxquelles Benjamin a associé la mélancolie des traces, le génie du particulier et l'espérance d'un monde tourmenté. Tout ce qui trouve sa place dans l'œuvre de Benjamin, du pauvre jouet ramassé dans les rebuts aux grands récits messianiques, se voit donc présenté sur le seuil de cet ouvrage comme symbole ouvert de la pensée. Le poids de l'histoire sur le dos de l'écrivain, cette « charge » qui est à la fois le destin et la rédemption, Palmier entreprend d'en élucider les contradictions, d'en mesurer la portée. Adorno parlait au sujet de Benjamin de « victoires dans le détail » : avec ce livre de Palmier, de grands tracés apparaissent, des configurations et des continuités, une perspective qui permet de voir au-delà.

Une vie morcelée

La première partie est consacrée à revoir dans le détail la vie de Walter Benjamin, et ce récit biographique est conduit à partir de la totalité du témoignage disponible. Plusieurs biographies, comme celle de Momme Brodersen, permettaient déjà de saisir le parcours tragique d'une existence marquée par le déplacement et l'exil, mais ce qui se dégage ici sous la plume de Jean-Michel Palmier, c'est d'abord l'intensité, la constance, la rigueur implacable du travail de la

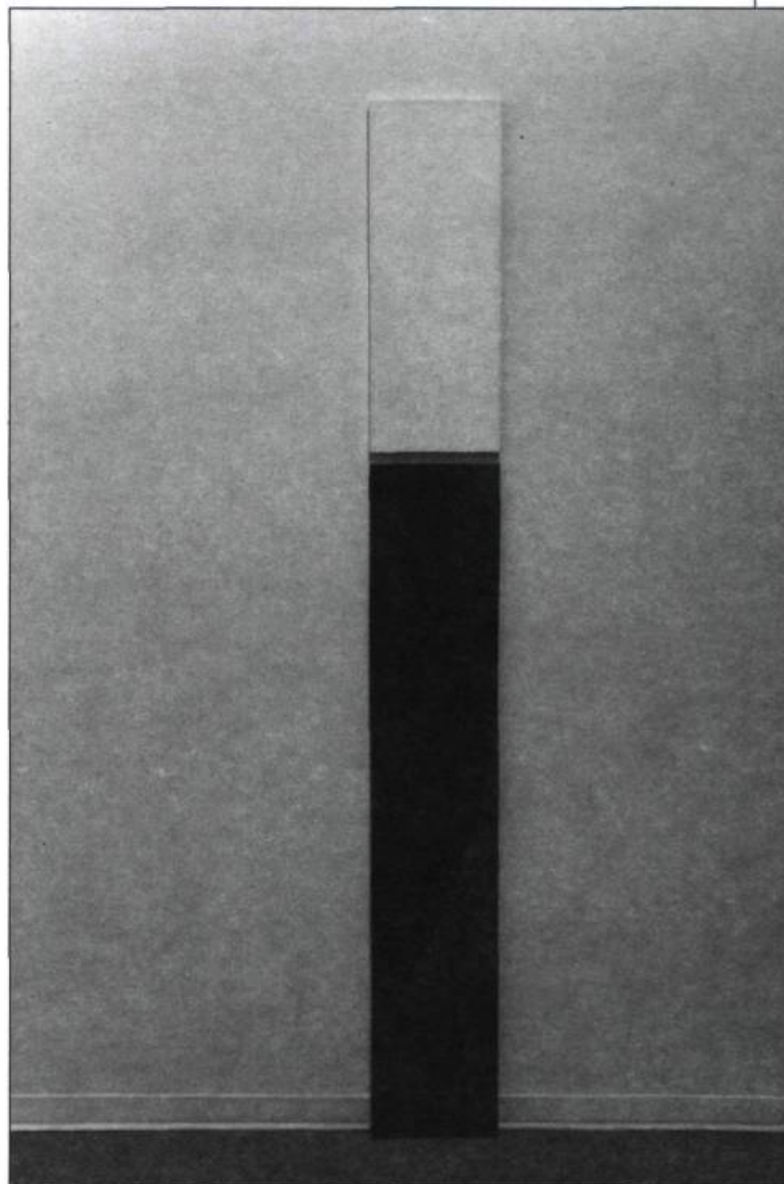
lecture et de l'écriture. Lecteur et archi-lecteur, Benjamin le fut dès ses premières années, et même si sa bibliothèque ne peut être reconstituée que très indirectement, force est de constater combien la littérature, de Proust à Kafka, était pour lui le seul monde réel. Sa correspondance

témoigne d'engagements nombreux, mais toujours à l'intérieur de l'écriture : ni les guerres, ni la montée du fascisme, ni l'antisémitisme, ni le socialisme allemand, ni la révolution russe, rien de cela ne prend consistance dans son travail autrement que sous la figure stylisée du récit, du

Stéphane La Rue, *Modus vivendi*, 1993

Huile sur bois et émail sur acier, 2 éléments : 123,4 x 22,8 cm et 61 x 22,8 cm

Photo : Guy L'Heureux, Gracieuseté Galerie Roger Bellemare



fragment, de la pensée. Ses textes autobiographiques nombreux et ses correspondances, hélas très souvent mutilées, montrent un homme dévoré de l'intérieur par le texte de la culture, obsédé par la capacité de la littérature de parler vrai, de répondre à la réclamation de l'époque. Dire de sa vie qu'elle fut apolitique est bien sûr un contresens, mais si on met à part quelques engagements de jeunesse, Benjamin choisit très tôt de se placer à l'écart, pour considérer le politique du lieu vivant de l'écriture : philosophie du langage, messianisme, critique littéraire s'entrecroisent dans un mouvement incessant pour exposer les contradictions du temps. Palmier écrit que Benjamin voulait « dynamiter » la culture de la bourgeoisie de Weimar : cela peut s'entendre à compter d'un travail de fragmentation, de dissémination où nous ne trouvons jamais d'effort synthétique. Aucune récapitulation n'est envisagée, seulement du déplacement, de la distance et très souvent, du mythe, produit par une allégorie constante et presque maniaque de l'objet.

On ne s'étonnera donc pas qu'une vie morcelée, déchirée dans ce travail en lambeaux, ait été elle-même fracturée de part en part par une succession d'échecs, de drames, de fuites en avant chaque fois plus tragiques, jusqu'à cet exil final vers le destin qui l'attendait à la frontière espagnole dans les Pyrénées au mois de septembre 1940. Chiffonnier, Benjamin le fut peut-être d'abord de sa propre vie, recueillant de son enfance berlinoise les souvenirs enchantés qui au fil du temps se transformèrent en icônes de la mélancolie historique : Palmier évoque une « *déconcertante métaphysique des haillons* » qui devait conduire à l'écriture de ce livre-monument, les *Passages*. Personnage baudelairien, le chiffonnier rassemble les images dialectiques de la modernité, chaque objet rendant possible une myriade de lectures magiques. Poser, comme Palmier y invite avec insistance, la question du rapport de la vie à la constitution de l'œuvre, c'est donc rendre sensible au projet de toujours déjouer l'ordre, le plan, le dessin, l'ambition. Le contrôle narcissique demeure certes un désir de pouvoir, il est néanmoins toujours déjà abattu et mélancolique.

Benjamin a très tôt compris qu'il avait perdu la partie qui se joue dans l'institution : la carrière universitaire

lui fut interdite, par suite du dépôt d'une thèse dont la brillance pouvait inquiéter, et avec elle deux choses : l'autorité et l'horizon. Mais loin de se laisser écraser par ce refus de la ligne droite, il accepta les trajets sinueux qu'allait lui imposer le travail de l'écriture, comme il se plia aux démenagements incessants qui le contraignirent à une éthique du renoncement. De telles vies ne se racontent qu'en restituant le dédale des petites décisions d'éditeurs, des projets de revue ; bref, ce sont des vies sans pouvoir, hors du pouvoir, à la merci des autres. Tout y est hésitation, ambivalence, attente d'un signe ou d'une demande, et quand cela est possible, une rare esquivé et une marginalité payée de misère. Mais ce prix cher étant payé, une liberté nouvelle apparaît, dont toute l'œuvre de Benjamin est la splendide illustration : une mosaïque de percées lumineuses, un arsenal de concepts critiques inédits, une écriture phosphorescente d'intelligence, magnétique.

Dans cette vie, l'idéalisation de l'amour semble avoir représenté l'aporie principale : être amoureux, certes, il le fut et beaucoup, mais toujours dans une situation impossible, et presque toujours de femmes qui ne l'avaient ni choisi, ni aimé vraiment. Dora Pollak, Julia Cohn, Asja Lacis, Olga Parem, Grete Karpus Adorno, toutes surent, chacune à leur manière, reconnaître son désir et son génie, mais elles étaient toutes aussi, sauf Dora qui fut la première et la mère de son fils, déjà engagées avec quelqu'un d'autre. Était-ce pour cela que Benjamin avait l'audace de se déclarer, sa hardiesse étant toujours protégée de ses conséquences ? Benjamin vécut avec elles l'exaltation de la promesse, il parlait facilement d'épouser, mais comme pour tout le reste, il était aussi vite paralysé, demeurait sur le seuil et pratiquait la fuite dès qu'une situation prenait un peu de précision. De toutes ces femmes, la mieux connue est sans doute Asja Lacis, une actrice lettone, qui eut sur Benjamin une influence qu'on ne peut exagérer : c'est par elle qu'il prit connaissance du marxisme, autant politique qu'esthétique, et si son grand ami Gershom Scholem, établi en Palestine, a tant détesté cette « petite bolchevique », c'est parce qu'il savait que ses convictions marxistes étaient au fond plus fortes que les appels répétés que lui-même lançait à son ami pour

l'amener près de lui et donner à son travail une orientation définitivement marquée par l'étude du judaïsme. Le matérialisme fut un enjeu, profond, grave, comme on le voit dans le rapport très complexe de Benjamin avec Brecht, et quand on sait qu'il écrivit pour Asja Lacis, qui en avait fait une cause personnelle, un programme de théâtre prolétarien pour enfants, on ne peut que confirmer l'influence prolétarienne de l'artiste. Il lui dédia un chef-d'œuvre, *Sens unique*.

La correspondance de Benjamin, riche, diversifiée, jamais banale, est hélas très lacunaire. Ses lettres à Asja Lacis, pour ne donner que cet exemple, sont considérées comme perdues. Le morceau central est cependant préservé, c'est l'ensemble des lettres, très précieuses et recouvrant toute sa vie, échangées avec son ami Gershom Scholem. Ce grand spécialiste de la Kabbale fut aussi son premier biographe, et bien qu'il en ait été séparé pendant beaucoup plus d'années qu'il ne le fréquentait, il le connut mieux que personne : il connaissait en effet le cœur de Benjamin, ce drame insoluble, cet écartèlement entre l'eschatologie messianique, inspirée de la tradition juive, et la relecture sociale de l'utopie moderne, qu'il s'agisse ou non de ses versions prolétariennes ou plus critiques. Scholem avait partagé avec lui l'espoir d'une génération, celle de leur jeunesse allemande, mais il n'accepta pas aisément que Benjamin ne fasse pas le même choix que lui. Cette amitié est peut-être l'une des plus denses, des plus constantes qu'on puisse trouver dans l'histoire de la philosophie depuis Montaigne et La Boétie ; elle nous montre une complicité parfaite dans l'intelligence, malgré les profondes différences dans l'engagement politique. Par comparaison, les rapports avec Brecht ou Ernst Bloch, pour ne rien dire de la complexité de la relation avec Adorno, nous font témoins d'échanges crispés, obsessionnels et souvent très névrotiques.

Archéologie de l'œuvre

La seconde moitié de l'ouvrage comprend les parties II et III, respectivement consacrées à la doctrine du langage et à l'esthétique. On y retrouvera, exposée avec une rigueur et une subtilité respectueuse du fragment, la pensée qui se développe dans les essais de Benjamin

dispersés dans divers ensembles publiés et dans les livres qu'il eut le loisir d'achever. La quatrième partie, dans laquelle Palmier voulait revenir sur la question centrale de la tension entre le matérialisme et le messianisme n'est malheureusement accessible qu'à l'état d'esquisse, mais la lecture d'un plan nous permet de voir comment il concevait cette relation : le texte des *Thèses sur la philosophie de l'histoire* y joue en effet le rôle de la médiation entre deux utopies systématiquement adossées l'une à l'autre. La cinquième partie proposait une lecture du dossier des *Passages* et se concentrait sur l'image dialectique. Benjamin avait rassemblé un matériau gigantesque, et il avait publié deux présentations du livre qu'il comptait en tirer.

Cet ouvrage monumental est complété par une section bibliographique importante sur l'œuvre de Jean-Michel Palmier, et en particulier sur la genèse du projet dont ce livre est la réalisation inachevée. On y trouvera également une bibliographie remarquable et un index très complet. Dans son travail éditorial, Florent Perrier a pris le soin de compléter, partout où le texte l'exigeait, l'appareil de notes, ce qui donne à l'ouvrage une richesse documentaire exceptionnelle. On peut penser que dans une rédaction définitive Palmier aurait sans doute choisi de rapatrier dans le corps du texte plusieurs développements essentiels, d'abord placés en note à l'état d'esquisse ; dans l'édition que nous avons sous les yeux, un lecteur peut choisir de ne lire que les notes, et il aura alors accès à une histoire de la culture de Weimar qui fournit le tissu des œuvres et des personnes qui, à un titre ou un autre, jouèrent un rôle dans la vie et l'œuvre de Benjamin. On y découvre par exemple la haute figure de cet ami de jeunesse de Benjamin, Fritz Heinle, qui se suicida en 1914 et pour qui Benjamin composa une série de sonnets encore non traduits en français. Benjamin poète ? Oui, et avec la même exigence, la même rigueur que pour tout le reste. À la mort d'Alban Berg, Benjamin avait écrit : « *Il a surpassé la négativité du monde avec le désespoir de son imagination.* » Jean-Michel Palmier rappelle que dans une lettre à Adorno, Benjamin avait écrit que cette phrase prémonitrice « *le concernait directement* ». Ce livre admirable montre qu'elle pourrait aussi constituer son épitaphe. ●